

Luc Ferry,

Apprendre à vivre, Traité de philosophie destiné aux jeunes générations,
Éditions Plon, 2006, pp.17-31

La finitude humaine et la question du salut

« Je voudrais que tu comprennes bien ce mot - « salut » - et que tu perçoives aussi comment les religions tentent de prendre en charge les questions qu'il soulève. Car le plus simple, pour commencer à cerner ce qu'est la philosophie, c'est encore, comme tu vas voir, de la situer par rapport au projet religieux.

Ouvre un dictionnaire et tu verras que le « salut » désigne d'abord et avant tout « le fait d'être sauvé, d'échapper à un grand danger ou à un grand malheur ». Fort bien. Mais à quelle catastrophe, à quel péril effrayant les religions prétendent-elles nous faire échapper? Tu connais déjà la réponse: c'est de la mort, bien sûr, qu'il s'agit. Voilà pourquoi elles vont toutes s'efforcer, sous des formes diverses, de nous promettre la vie éternelle, pour nous assurer que nous retrouverons un jour ceux que nous aimons - parents ou amis, frères ou soeurs, maris ou femmes, enfants ou petits-enfants, dont l'existence terrestre, inéluctablement, va nous séparer.

Dans l'Évangile de Jean, Jésus lui-même fait l'expérience de la mort d'un ami cher, Lazare. Comme le premier être humain venu, il pleure. Tout simplement, il fait l'expérience, comme toi et moi, du déchirement lié à la séparation. Mais, à la différence de nous autres, simples mortels, il est en son pouvoir de ressusciter son ami. Et il le fait, pour montrer, dit-il, que « l'amour est plus fort que la mort ». Et c'est au fond ce message qui constitue l'essentiel de la doctrine chrétienne du salut: la mort, pour ceux qui aiment, pour ceux qui ont confiance dans la parole du Christ, n'est qu'une apparence, un passage. Par l'amour et par la foi, nous pouvons gagner l'immortalité.

Ce qui tombe bien, il faut l'avouer. Que désirons-nous, en effet, par-dessus tout? Ne pas être seuls, être compris, aimés, ne pas être séparés de nos proches, bref, ne pas mourir et qu'ils ne meurent pas non plus. Or l'existence réelle déçoit un jour ou l'autre toutes ces attentes. C'est donc dans la confiance en un Dieu que certains cherchent le salut et les religions nous assurent qu'ils y parviendront.

Pourquoi pas, si l'on y croit et que l'on a la foi? Mais pour ceux qui ne sont pas convaincus, pour ceux qui doutent de la véracité de ces promesses, le problème, bien entendu, reste entier. Et c'est là justement que la philosophie prend, pour ainsi dire, le relais.

D'autant que la mort elle-même - le point est crucial si tu veux comprendre le champ de la philosophie - n'est pas une réalité aussi simple qu'on le croit d'ordinaire. Elle ne se résume pas à la « fin de la vie », à un arrêt plus ou moins brutal de notre existence. Pour se rassurer, certains sages de l'Antiquité disaient qu'il ne faut pas y penser puisque, de deux choses l'une : ou bien je suis en vie, et la mort, par définition, n'est pas présente, ou bien elle est présente et, par définition aussi, je ne suis plus là pour m'inquiéter! Pourquoi, dans ces conditions,

s'embarrasser d'un problème inutile?

Le raisonnement, malheureusement, est un peu trop court pour être honnête. Car la vérité, c'est que la mort, à l'encontre de ce que suggère l'adage ancien, possède bien des visages différents *dont la présence est paradoxalement tout à fait perceptible au coeur même de la vie la plus vivante.*

Or c'est bien là ce qui, à un moment ou à un autre, tourmente ce malheureux être fini qu'est l'homme puisque seul il a conscience que le temps lui est compté, que l'irréparable n'est pas une illusion et qu'il lui faut peut-être bien réfléchir à ce qu'il doit faire de sa courte vie. Edgar Poe, dans un de ses poèmes les plus fameux, incarne cette idée de l'irréversibilité du cours de l'existence dans un animal sinistre, un corbeau perché sur le rebord d'une fenêtre, qui ne sait dire et répéter qu'une seule formule : *Never more* - « plus jamais ».

Poe veut dire par là que la mort désigne en général tout ce qui appartient à l'ordre du « jamais plus ». Elle est, *au sein même de la vie*, ce qui ne reviendra pas, ce qui relève irréversiblement du, passé et que l'on n'a aucune chance de retrouver un jour. Il peut s'agir des vacances de l'enfance en des lieux et avec des amis qu'on quitte sans retour, du divorce de ses parents, des maisons ou des écoles qu'un déménagement nous oblige à abandonner, et de mille autres choses encore : même s'il ne s'agit pas toujours de la disparition d'un être cher, tout ce qui est de l'ordre du « plus jamais » appartient au registre de la mort.

Tu vois, en ce sens, combien elle est loin de se résumer à la seule fin de la vie biologique. Nous en connaissons une infinité d'incarnations au beau milieu de l'existence elle-même et ces visages multiples finissent par nous tourmenter, parfois même sans que nous en ayons tout à fait conscience. Pour bien vivre, pour vivre libre, capable de joie, de générosité et d'amour, il nous faut d'abord et avant tout vaincre la peur - ou, pour mieux dire, « les » peurs, tant les manifestations de l'Irréversible sont diverses.

Mais c'est là, justement, que religion et philosophie divergent fondamentalement.

Philosophie et religion : deux façons opposées d'approcher la question du salut

Face à la menace suprême qu'elles prétendent nous permettre de surmonter, comment opèrent, en effet, les religions? Pour l'essentiel, par la foi. C'est elle, et elle seule en vérité, qui peut faire retomber sur nous la grâce de Dieu : si tu as foi en Lui, Dieu te sauvera, disent-elles, en quoi elles requièrent avant toute autre vertu *l'humilité* qui s'oppose à leurs yeux - c'est ce que ne cessent de répéter les plus grands penseurs chrétiens, de saint Augustin à Pascal - à l'arrogance et à la vanité de la philosophie. Pourquoi cette accusation lancée contre la libre pensée? Tout simplement parce que cette dernière prétend bien, elle aussi, nous sauver sinon de la mort elle-même, du moins des angoisses qu'elle inspire, *mais par nos propres forces et en vertu de notre seule raison.* Voilà, du moins d'un point de vue

religieux, l'orgueil philosophique par excellence, l'audace insupportable déjà perceptible chez les premiers philosophes, dès l'Antiquité grecque, plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

Et c'est vrai. Faute de parvenir à croire en un Dieu sauveur, le philosophe est d'abord celui qui pense qu'en connaissant le monde, en se comprenant soi-même et en comprenant les autres autant que nous le permet notre intelligence, nous allons parvenir, dans la lucidité plutôt que dans une foi aveugle, à surmonter nos peurs.

*En d'autres termes, si les religions se définissent elles-mêmes comme des «doctrines du salut» **par un Autre**, grâce à Dieu, on pourrait définir les grandes philosophies comme des doctrines du salut **par soi-même**, sans l'aide de Dieu.*

C'est ainsi qu'Epicure, par exemple, définit la philosophie comme une « médecine de l'âme » (1) dont l'objectif ultime est de nous faire comprendre que « la mort n'est pas à redouter ». C'est là encore tout le programme philosophique que son plus éminent disciple, Lucrèce, expose dans son poème intitulé *De la nature des choses* : « Il faut avant tout chasser et détruire cette crainte de l'Achéron [le fleuve des Enfers] qui, pénétrant jusqu'au fond de notre être, empoisonne la vie humaine, colore toute chose de la noirceur de la mort et ne laisse subsister aucun plaisir limpide et pur. »

Mais c'est tout aussi vrai pour Epictète, l'un des plus grands représentants d'une autre école philosophique de la Grèce ancienne dont je te parlerai dans un instant, le stoïcisme, qui va même jusqu'à réduire **toutes** les interrogations philosophiques à une seule et même source : la crainte de la mort.

Écoutons-le un instant s'adresser à son disciple au fil des entretiens qu'il échange avec lui :

« As-tu bien dans l'esprit, lui dit-il, que *le principe de tous les maux* pour l'homme, de la bassesse, de la lâcheté, c'est... la crainte de la mort? Exerce-toi contre elle; qu'à cela tendent *toutes tes paroles, toutes tes études, toutes tes lectures et tu sauras que c'est le seul moyen pour les hommes de devenir libres* » (2).

On retrouve encore ce même thème chez Montaigne, dans son fameux adage selon lequel «philosopher c'est apprendre à mourir », mais aussi chez Spinoza, avec sa belle réflexion sur le sage qui «meurt moins que le fou », chez Kant, lorsqu'il se demande « ce qu'il nous est permis d'espérer », et même chez Nietzsche, qui retrouve, avec sa pensée de «l'innocence du devenir », les éléments les plus profonds des doctrines du salut forgées dans l'Antiquité.

Ne t'inquiète pas si ces allusions aux grands auteurs ne te disent encore rien. C'est normal puisque tu commences. Nous allons revenir à chacun de ces exemples pour les clarifier et les expliciter.

Ce qui importe seulement, pour l'instant, c'est que tu comprennes pourquoi, aux yeux de tous ces philosophes, la crainte de la mort nous empêche de bien vivre. Pas seulement parce qu'elle génère de l'angoisse. À vrai dire, la plupart du temps, nous

n'y pensons pas - et je suis sûr que tu ne passes pas tes journées à méditer le fait que les hommes sont mortels! Mais, bien plus profondément, parce que l'irréversibilité du cours des choses, qui est une forme de mort au cœur même de la vie, menace toujours de nous entraîner dans une dimension du temps qui corrompt l'existence : celle du passé où viennent se loger ces grands corrupteurs de bonheur que sont la nostalgie et la culpabilité, le regret et le remords.

Tu me diras peut-être qu'il suffit de ne plus y penser, d'essayer, par exemple, de s'en tenir aux souvenirs les plus heureux plutôt que de ressasser les mauvais moments.

Mais paradoxalement, la mémoire des instants de bonheur peut tout aussi bien nous tirer insidieusement hors du réel. Car elle les transforme avec le temps en des «paradis perdus» qui nous attirent insensiblement vers le passé et nous interdisent ainsi de goûter le présent.

Comme tu le verras dans ce qui suit, les philosophes grecs pensaient que le passé et le futur sont les deux maux qui pèsent sur la vie humaine, les deux foyers de toutes les angoisses qui viennent gâter la seule et unique dimension de l'existence qui vaille d'être vécue - tout simplement parce qu'elle est la seule réelle: celle de l'instant présent. Le passé n'est plus et le futur n'est pas encore se plaisaient-ils à souligner, et pourtant, nous vivons presque toute notre vie entre souvenirs et projets, entre nostalgie et espérance. Nous nous imaginons que nous serions beaucoup plus heureux si nous avions enfin ceci ou cela, de nouvelles chaussures ou un ordinateur plus performant, une autre maison, d'autres vacances, d'autres amis... Mais à force de regretter le passé ou d'espérer en l'avenir, nous en finissons par manquer la seule vie qui vaille d'être vécue, celle qui relève de l'ici et du maintenant et que nous ne savons pas aimer comme elle le mériterait sûrement.

Face à ces mirages qui corrompent le goût de vivre, que nous promettent les religions?

Que nous n'avons plus à avoir peur, puisque nos principales attentes seront comblées et qu'il nous est possible de vivre le présent tel qu'il est... en attendant quand même un avenir meilleur! Il existe un Etre infini et bon qui nous aime par-dessus tout. Nous serons ainsi sauvés par lui de la solitude, de la séparation d'avec des êtres chers qui, même s'ils disparaissent un jour en cette vie, nous attendrons dans une autre.

Que faut-il faire pour être ainsi «sauvé»? Pour l'essentiel, il suffit de croire. C'est en effet dans la foi que l'alchimie doit s'opérer et par la grâce de Dieu. Face à Celui qu'elles tiennent pour l'Etre suprême, Celui dont tout dépend, elles nous invitent à une attitude qui tient tout entière en deux mots : confiance - en latin le mot se dit *fides* qui veut également dire « foi » - et humilité. C'est en quoi aussi la philosophie, qui emprunte un chemin contraire, confine au *diabolique*.

La théologie chrétienne a développé dans cette optique une réflexion profonde sur les «tentations du diable ». Le démon, contrairement à l'imagerie populaire souvent

véhiculée par une Eglise en mal d'autorité, n'est pas celui qui nous écarte, sur le plan moral, du droit chemin en faisant appel à la faiblesse de la chair. C'est celui qui, sur le plan spirituel, fait tout son possible pour nous *séparer* (*dia-bolos* veut dire en grec « celui qui sépare ») du lien vertical qui relie les vrais croyants à Dieu et qui seul les sauve de la désolation et de la mort. Le *Diabolos* ne se contente pas d'opposer les hommes entre eux, en les poussant par exemple à se haïr et à se faire la guerre, mais beaucoup plus grave, il coupe l'homme de Dieu et le livre ainsi à toutes les angoisses que la foi avait réussi à guérir.

Pour un théologien dogmatique, la philosophie - sauf, bien entendu, si elle est soumise de part en part à la religion et mise tout entière à son service (mais alors, elle n'est plus vraiment philosophie...) - est par excellence l'oeuvre du diable, car en incitant l'homme à se détourner . des croyances pour faire usage de sa raison, de son esprit critique, elle l'entraîne insensiblement vers le terrain du *doute*, qui est le premier pas hors de la tutelle divine.

Au début de la Bible, dans le récit de la Genèse, c'est, comme tu t'en souviens peut-être, le serpent qui joue le rôle du Malin quand il pousse Adam et Eve à *douter* du bien-fondé des commandements divins interdisant de toucher au fruit défendu. Si le serpent veut que les deux premiers humains s'interrogent et croquent la pomme, c'est afin qu'ils désobéissent à Dieu, parce que en les séparant de Lui, il sait qu'il va pouvoir leur infliger tous les tourments inhérents à la vie des simples mortels. C'est avec la « chute », la sortie du paradis premier - où nos deux humains vivaient heureux, sans peur aucune, en harmonie avec la nature comme avec Dieu -, que les premières formes d'angoisse apparaissent. Toutes sont liées au fait qu'avec la chute, elle-même directement issue du doute quant à la pertinence des interdits divins, les hommes sont devenus mortels.

La philosophie - toutes les philosophies, si divergentes soient-elles parfois dans les réponses qu'elles tentent d'apporter - nous promet aussi d'échapper à ces peurs primitives. Elle a donc, au moins à l'origine, en commun avec les religions la conviction que l'angoisse empêche de vivre bien: elle nous interdit non seulement d'être heureux, mais aussi d'être libres. C'est là, comme je te l'ai déjà suggéré par quelques exemples, un thème omniprésent chez les premiers philosophes grecs: on ne peut ni penser ni agir librement quand on est paralysé par la sourde inquiétude que génère, même lorsqu'elle . est devenue inconsciente, la crainte de l'irréversible. Il s'agit donc d'inviter les humains à se « sauver ».

Mais, comme tu l'as maintenant compris, ce salut doit venir non d'un *Autre*, d'un Etre «transcendant» (ce qui veut dire « extérieur et supérieur» à nous), *mais bel et bien de nous-mêmes*. La philosophie veut que nous nous tirions d'affaire par nos propres forces, par les voies de la simple raison, si du moins nous parvenons à l'utiliser comme il faut, avec audace et fermeté. Et c'est cela, bien sûr, que veut dire Montaigne quand, faisant lui aussi allusion à la sagesse des anciens philosophes grecs, il nous assure que «philosopher, c'est apprendre à mourir ».

Toute philosophie est-elle donc vouée à être athée? Ne peut-il y avoir une philosophie chrétienne, juive, musulmane? Et si oui, en quel sens? Inversement,

quel statut accorder aux grands philosophes qui, comme Descartes ou comme Kant, furent croyants? Et pourquoi d'ailleurs, me diras-tu peut-être, refuser la promesse des religions? Pourquoi ne pas accepter avec humilité de se soumettre aux lois d'une doctrine du salut « avec Dieu » ?

Pour deux raisons majeures, qui sont sans doute à l'origine de toute philosophie.

D'abord - et avant tout - parce que la promesse que nous font les religions pour calmer les angoisses de mort, à savoir celle d'après laquelle nous sommes immortels et allons retrouver après la mort biologique ceux que nous aimons, est, comme on dit, trop belle pour être vraie. Trop belle aussi, et tout aussi peu crédible, l'image d'un Dieu qui serait comme un père avec ses enfants. Comment la concilier avec l'insupportable répétition des massacres et des malheurs qui accablent l'humanité : quel père laisserait ses enfants dans l'enfer d'Auschwitz, du Rwanda, du Cambodge? Un croyant dira sans doute que c'est là le prix de la liberté, que Dieu a fait les hommes libres et que le mal doit leur être imputé. Mais que dire des innocents? Que dire des milliers de petits enfants martyrisés au cours de ces ignobles crimes contre l'humanité? Un philosophe finit par douter que les réponses religieuses suffisent (3). Il finit toujours plus ou moins par penser que la croyance en Dieu, qui vient comme par contrecoup, en guise de consolation, nous fait peut-être bien perdre davantage en lucidité qu'elle ne nous fait gagner en sérénité. Il respecte les croyants, bien entendu. Il ne prétend pas nécessairement qu'ils ont tort, que leur foi est absurde, encore moins que l'inexistence de Dieu est certaine. Comment, d'ailleurs, pourrait-on prouver que Dieu n'existe pas? Simplement, il n'a pas la foi, un point c'est tout, et dans ces conditions, il lui faut chercher ailleurs, penser autrement.

Mais il y a plus. Le bien-être n'est pas le seul idéal sur Terre. La liberté, aussi, en est un. Et si la religion calme les angoisses en faisant de la mort une illusion, elle risque de le faire au prix de la liberté de pensée. Car elle exige toujours plus ou moins, en contrepartie de la sérénité qu'elle prétend procurer, qu'à un moment ou à un autre on abandonne la raison pour faire place à la foi, qu'on mette un terme à l'esprit critique pour accepter de croire. Elle veut que nous soyons, face à Dieu, comme des petits enfants, non des adultes en qui elle ne voit, finalement, que d'arrogants raisonneurs.

Philosopher plutôt que croire, c'est au fond - du moins du point de vue des philosophes, celui des croyants étant bien entendu différent - préférer la lucidité au confort, la liberté à la foi. Il s'agit bien en un sens, c'est vrai, de « sauver sa peau », mais pas à n'importe quel prix.

Dans ces conditions, me diras-tu peut-être, si la philosophie est pour l'essentiel une quête de la vie bonne hors religion, une recherche du salut sans Dieu, d'où vient qu'on la présente si volontiers dans les manuels comme un art de bien penser, de développer l'esprit critique, la réflexion et l'autonomie individuelle? D'où vient que, dans la cité, à la télévision ou dans la presse, on la réduise si souvent à un

engagement moral qui oppose, dans le cours du monde tel qu'il va, le juste et l'injuste? Le philosophe n'est-t-il pas par excellence celui qui comprend ce qui est, puis s'engage et s'indigne contre les maux du temps? Quelle place accorder à ces autres dimensions de la vie intellectuelle et morale? Comment les concilier avec la définition de la philosophie que je viens d'esquisser?

*Les trois dimensions de la philosophie :
l'intelligence de ce qui est (théorie), la soif de justice (éthique)
et la quête du salut (sagesse)*

Bien évidemment, même si la quête du salut sans Dieu est bien au coeur de toute grande philosophie, si c'est là son objectif essentiel et ultime, il ne saurait s'accomplir sans passer par une réflexion approfondie sur l'intelligence de ce qui est - ce qu'on nomme d'ordinaire la « théorie » - comme sur ce qui devrait être ou qu'il faudrait faire - ce qu'on désigne habituellement sous le nom de morale ou d'éthique (4).

La raison en est d'ailleurs assez simple à comprendre.

Si la philosophie, comme les religions, trouve sa source la plus profonde dans une réflexion sur la « finitude » humaine, sur le fait qu'à nous autres mortels, en effet, le temps est compté et que nous sommes les seuls êtres dans ce monde à en avoir pleinement conscience, alors il va de soi que la question de savoir ce que nous allons faire de cette durée limitée ne peut être éludée. A la différence des arbres, des huîtres ou des lapins, nous ne cessons de nous interroger sur notre rapport au temps, sur ce à quoi nous allons l'occuper ou l'employer - que ce soit d'ailleurs pour une période brève, l'heure ou l'après-midi qui vient: ou longue, le mois ou l'année en cours. Inévitablement, nous en venons, parfois à l'occasion d'une rupture, d'un événement brutal, à nous interroger sur ce que nous faisons, pourrions ou devrions faire de notre vie tout entière.

En d'autres termes l'équation « mortalité + conscience d'être mortel » est un cocktail qui contient comme en germe la source de toutes les interrogations philosophiques. Le philosophe est d'abord celui qui pense que nous ne sommes pas là « en touristes », pour nous divertir. Ou pour mieux dire, même s'il devait parvenir, au contraire de ce que je viens d'affirmer, à la conclusion que seul le divertissement vaut la peine d'être vécu, du moins serait-ce là le résultat d'une pensée, d'une réflexion et non d'un réflexe. Ce qui suppose que l'on parcourt trois étapes: celle de la *théorie*, celle de la *morale* ou de l'*éthique*, puis celle de la conquête du *salut* ou de la *sagesse*.

On pourrait formuler les choses simplement de la façon suivante: la première tâche de la philosophie, celle de la théorie, consiste à se faire une idée du « terrain de jeu », à acquérir un minimum de connaissance du monde dans lequel notre existence va se dérouler. A quoi ressemble-t-il, est-il hostile ou amical, dangereux ou utile, harmonieux ou chaotique, mystérieux ou compréhensible, beau ou laid? Si la philosophie est quête du salut, réflexion sur le temps qui passe et qui est limité, elle ne peut pas ne pas commencer par s'interroger sur la nature de ce monde qui nous

entoure. Toute philosophie digne de ce nom part donc des sciences naturelles qui nous dévoilent la structure de l'univers - la physique, les mathématiques, la biologie, etc. - mais aussi des sciences historiques qui nous éclairent sur son histoire comme sur celle des hommes. «Nul n'entre ici s'il n'est géomètre », disait Platon à ses élèves en parlant de son école, l'Académie, et à sa suite aucune philosophie n'a jamais prétendu sérieusement faire l'économie des connaissances scientifiques. Mais il lui faut aller plus loin et s'interroger aussi sur les *moyens* dont nous disposons pour connaître. Elle tente donc, au-delà des considérations empruntées aux sciences positives, de cerner la nature de la connaissance en tant que telle, de comprendre les méthodes auxquelles elle recourt (par exemple: comment découvrir les causes d'un phénomène ?) mais aussi les limites qui sont les siennes (par exemple: peut-on démontrer, oui ou non, l'existence de Dieu ?). Ces deux questions, celle de la nature du monde, celle des instruments de connaissance dont disposent les humains, constituent ainsi l'essentiel de la partie **théorique** de la philosophie.

Mais il va de soi qu'en plus du terrain de jeu, qu'en plus de la connaissance du monde et de l'histoire dans laquelle notre existence va prendre place, il nous faut aussi nous intéresser aux autres humains, à ceux avec lesquels nous allons jouer. Car non seulement nous ne sommes pas seuls, mais le simple fait de l'éducation montre que nous ne pourrions tout simplement pas naître et subsister sans l'aide d'autres humains, à commencer par nos parents. Comment vivre avec autrui, quelles règles du jeu adopter, comment nous comporter de manière «vivable », utile, digne, de manière tout simplement «juste» dans nos relations aux autres? C'est toute la question de la deuxième partie de la philosophie, la partie non plus théorique, mais **pratique**, celle qui relève, au sens large, de la sphère **éthique**.

Mais pourquoi s'efforcer de connaître le monde et son histoire, pourquoi s'efforcer même de vivre en harmonie avec les autres? Quelle est la finalité ou le sens de tous ces efforts? Faut-il d'ailleurs que cela ait un sens? Toutes ces questions, et quelques autres du même ordre, nous renvoient à la troisième sphère de la philosophie, celle qui touche, tu l'as compris, à la question ultime du **salut** ou de la **sagesse**. Si la philosophie, selon son étymologie, est« amour» (*philo*) de la sagesse (*sophia*), c'est en ce point qu'elle doit s'abolir pour faire place, autant qu'il est possible, à la sagesse elle-même, qui se passe bien sûr de toute philosophie. Car être sage, par définition, ce n'est pas aimer ou chercher à l'être, c'est, tout simplement, vivre sagement, heureux et libre autant qu'il est possible, en ayant enfin vaincu les peurs que la finitude a éveillées en nous.

Mais tout cela devient bien trop abstrait, j'en ai conscience et il ne sert à rien de continuer à explorer la définition de la philosophie sans en donner maintenant un exemple concret. Il te permettra de voir à l'oeuvre les trois dimensions - théorie, éthique, quête du salut ou sagesse - que nous venons d'évoquer.

Alors le mieux, c'est d'entrer sans plus tarder dans le vif du sujet, de commencer par le commencement en remontant aux origines, aux écoles de philosophie qui fleurissaient dans l'Antiquité. Je te propose de considérer le cas de la première grande tradition de pensée: celle qui passe par Platon et Aristote puis trouve son

expression la plus achevée, ou à tout le moins la plus « populaire », dans le stoïcisme. C'est donc par lui que nous allons débiter. Ensuite, nous pourrions continuer à explorer ensemble les plus grandes époques de la philosophie. Il nous faudra aussi comprendre pourquoi et comment on passe d'une vision du monde à une autre. Est-ce parce que la réponse qui précède ne nous suffit pas, parce qu'elle ne nous convainc plus, parce qu'une autre l'emporte sans contestation, parce qu'il existe en soi plusieurs réponses possibles?

Tu comprendras alors en quoi la philosophie est, contrairement, là encore, à une opinion courante et faussement subtile, bien davantage l'art des réponses que celui des questions. Et comme tu vas pouvoir en juger *par toi-même* - autre promesse cruciale de la philosophie, justement parce qu'elle n'est pas religieuse et ne fait pas dépendre la vérité d'un Autre - tu vas bientôt percevoir combien ces réponses sont profondes, passionnantes, et pour tout dire géniales. »

(1) Il propose dans cette optique quatre remèdes aux maux directement liés au fait que nous sommes mortels: « Les dieux ne sont pas à craindre, la mort n'est pas à redouter, le bien facile à acquérir, le mal facile à supporter. »

(2) Voir le recueil intitulé *Les Stoïciens*, Paris, Gallimard, La Pléiade, p. 1039.

(3) On objectera que cette argumentation ne vaut que contre les visions populaires de la religion. Sans doute. Elles n'en sont pas moins les plus nombreuses et les plus puissantes en ce sens.

(4) Une remarque de vocabulaire, pour éviter des malentendus. Faut-il dire « morale » ou « éthique » et quelle différence y a-t-il au juste entre ces deux termes? Réponse simple et claire : *a priori*, aucune, et tu peux les utiliser indifféremment. Le mot « morale » vient du mot latin qui signifie « mœurs » et le mot « éthique » du mot grec qui signifie, lui aussi, « mœurs ». Ils sont donc parfaitement synonymes et ne se distinguent que par leur langue d'origine. Cela dit, certains philosophes ont profité du fait que l'on avait deux termes pour leur donner des sens différents. Chez Kant, par exemple, la morale désigne l'ensemble des principes généraux et l'éthique leur application concrète. D'autres philosophes encore s'accorderont pour désigner par « morale » la théorie des devoirs envers autrui, et par « éthique » la doctrine du salut et de la sagesse. Pourquoi pas? Rien n'interdit d'utiliser ces deux mots pour leur donner des sens différents. Mais rien n'oblige non plus à le faire et, sauf précision contraire, j'utiliserai ces deux termes comme des synonymes parfaits dans la suite de ce livre.

Luc Ferry,

Apprendre à vivre, Traité de philosophie destiné aux jeunes générations,
Éditions Plon, 2006, pp.17-31